

PQ 2427

.S8 B6

Copy 1



# LES BOURGEOIS

CAMPAGNARDS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES ;

Par MM. SEWRIN et CHAZET,

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur  
le Théâtre des Variétés, le 4 avril 1808.*

.....  
PRIX : 1 franc 2 décimes. ( 24 s. )  
.....

A PARIS,

Chez Madame CAVANAGH, Libraire du Théâtre des  
Variétés, Passage du Panorama, N<sup>o</sup>. 5, près du  
Boulevard.

1808.

PQ 2427  
.S8 B6  
Copy 1

---

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

M. COQUENARD , ancien pelletier , manchonnier , retiré à la campagne , et y vivant de ses rentes.	M. BRUNET.
Mad. COQUENARD , son épouse.	Mad. BARROYER.
M. POTHIN , ancien bijoutier.	M. TIEBCELIN.
M. VERDELET , ancien traicteur.	M. BOSQUIER GAVAUDAN.
HORACE , jeune homme de 17 à 18 ans , élevé dans une pension de Paris. Il est fils de M. Coquenard , qui l'appelait autrefois Michel.	Melle. CURSOR.
HORTENSIA , jeune personne de 16 ans , élevée dans une pension à Paris. Elle est fille de M. Pothin , et dans son enfance on l'appelait Jeanette.	Melle. PAULINE.
BABET , vieille gouvernante de M. COQUENARD.	Mad. VAUTRIN.

*La Scène se passe dans un village à douze lieues de Paris. L'action a lieu pendant l'hiver.*

---

*Le théâtre représente un salon orné de vieux meubles. La cheminée , où il y a du feu , est sur le premier plan à droite de l'acteur. On voit d'un côté une table de trictrac ; de l'autre une table à déjeuner. Dans le fond , et près la muraille , à gauche , est un baromètre , de forme ronde. A droite une horloge de bois , autrement appelée un Coucou. A gauche encore , est une fenêtre qui doit s'ouvrir , et près de la fenêtre est un thermomètre.*

PG 2427  
5586

L E S

## BOURGEOIS CAMPAGNARDS.

SCENE PREMIERE.

M. COQUENARD, *seul.*

( *Il est en habit du matin, pet en l'air d'étoffe bariolée, un bonnet ou chapeau gris bordé de poil, des pantouffles fourées, et devant ses jambes des bottes de carton, pour les garantir de la trop grande chaleur de la cheminée. Il est assis dans un fauteuil devant son feu et tenant sur ses genoux un chat qu'il caresse.* )

Minon... Minon... Minette... ( *Il fait un mouvement comme si le chat venait de l'égratigner.* ) Voyez-vous... comme c'est traître, un chat!... au moment où je le caresse... il me donne un coup de griffe.

Air : *Rendez moi mon écuelle de bois.*

Trop souvent je sens les coups maudits

De ta patte traîtresse ;

Et d'ailleurs pour prendre les souris ,

Tu n'as aucune adresse.

Où , de ma maison tu sortiras ,

Car sans toi , j'ai , maligne bête ,

Des projets , pour attraper les rats ,

Qui trottent dans ma tête.

( *Il le lâche dans la coulisse.* ) Tiens , va t'en ; mais où est donc ma gouvernante ? ( *Il se retourne et appelle.* ) Babet!... Babet!.. où donc est Babet?... Ba... ah ! ( *Babet paraît.* ) Vous ne m'entendiez pas ?

SCENE II.

M. COQUENARD, BABET, *vieille et cassée, mise en servante de campagne.*

B A B E T.

Je vous fais excuse, monsieur, c'est que je guettais votre lait qui était prêt à s'en aller.

C O Q U E N A R D.

Quelle heure est-il ?

B A B E T.

Huit heures,

COQUENARD.

Madame Coquenard a oublié de remonter le coucou hier soir...

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Lorsque par malheur ma femme  
Néglige ce soin prudent,  
Je vis, je ne sais comment.

B A B E T.

Plus attentif que madame,  
Vite allez le remonter.

COQUENARD.

Je n'oserai le tenter,  
Je dois trop le respecter.  
Si j'allais par imprudence,  
En briser quelque ressort,  
Ma femme dirait d'abord :  
Qui donc fit en mon absence  
Tort au meilleur des coucoux ?..  
Je reconnais mon époux,  
C'est mon époux. (*bis.*)

Enfin tu dis donc qu'il est ?..

B A B E T.

Je vous dis que huit heures viennent de sonner à la paroisse.

COQUENARD.

Déjeûnerons-nous bientôt ?

B A B E T.

Votre café est sur le feu, quand madame Coquenard sera levée..-

COQUENARD.

Comment !.. ma femme est encore au lit à huit heures.. mon dieu ! que madame Coquenard dort long-temps dans l'hiver.

B A B E T.

Ah ! dame, monsieur, ça vous regarde.

COQUENARD.

C'est vrai !.. Pour moi, j'étais avant le jour dans le jardin .. j'ai couvert mes espaliers pour les mettre à l'abri de la gelée... (*Il ouvre la fenêtre et regarde la campagne.*) C'est que le froid pince aujourd'hui... Sais-tu bien que le thermomètre... (*Il frappe dessus avec ses doigts.*) est à six degrés au-dessous de zéro ?.. Babet, tu sortiras de l'armoire mon grand manchon... Je le prendrai aujourd'hui

pour sortir... Ah ! dis à madame Coquenard de mettre aussi sa pelisse... Je ne veux pas qu'elle s'enrhume, cette chère petite femme ! les rhumes sont si communs cette année.

B A B E T.

Hein... c'est ce qui fait que nos voisins ne sont pas trop contents.

C O Q U E N A R D.

Comment ! est-ce qu'ils sont malades ?

B A B E T.

Monsieur Giroux a la grippe et monsieur Pothin a un mal d'yeux à l'œil gauche, qui ne le rend pas de bonne humeur.

C O Q U E N A R D.

Regarde comme je me porte, moi, c'est que j'ai soin de moi... Ah !... qu'est-ce qui me prend donc là ?... une douleur dans le bras... oh ! ce n'est rien... Babet, va voir si madame Coquenard se lève, pendant ce temps je vais donner à manger à mes lapins... voici leur heure.

Air : *D'abord je chante pour boire.*

Il n'est pas de différence  
Pour manger entre eux et nous,  
Et je puis penser, je pense,  
À ces animaux si doux.  
Il faut, dans les cœurs honnêtes  
Cet avis doit dominer,  
Que tout vive jusqu'aux bêtes...

( *Il fait quelques pas pour sortir, et revient.* )

Tiens moi prêt mon déjeuner.

( *Il sort par le côté gauche.* )

B A B E T.

Ne soyez pas long-temps.

---

### S C E N E III.

B A B E T, seule, *mettant une serviette et deux tasses sur la table.*

Ce pauvre monsieur Coquenard !... Il a oublié, je parie, que c'est aujourd'hui la fête de sa femme... le 10 février, Sainte Scholastique !... mais moi qui n'oublie rien, j'vous ai fait hier soir des gâteaux !... qui vous ont une mine... Hein !... je ne les servirai qu'au dîner avec le bouquet... Et puis il faut espérer que notre jeune homme qui est élevé dans une belle pension, à Paris, apportera un compliment à sa mère. . Ce cher petit monsieur Michel !...

SCENE IV.

B A B E T , V E R D E L E T .

( *Costume de chasseur, il porte un fusil.* )

V E R D E L E T , *il est d'un caractère vif, pétillant, il ne reste jamais en repos et met autant de rapidité dans ses paroles que dans tous ses mouvemens.*

Bon jour, la vieille, bon jour.

B A B E T .

La vieille ! hum !

V E R D E L E T .

Eh ! bien, bon jour, la jeune, bon jour.

B A B E T .

Bon jour, monsieur Verdelet.

V E R D E L E T .

*Air : La Paris. ( Téniers. )*

Comment se porte le voisin,

Et comment se porte madame ?

Le cher voisin, j'en suis certain,

Est sur pied de très-grand matin ;

Sa basse cour,

Au point du jour,

Le force de quitter sa femme ;

Portant ses dons,

A ses oisons,

Il n'est bien qu'avec ses dindons.

A des oiscaux,

Plus doux, plus beaux,

Moi je m'adresse,

Et mon adresse

Fait en un mois,

Bien plus d'exploits

Que le voisin n'en fait en trois.

Mais quoi chez vous

Du feu ? Chez nous

J'en allume

Tard, c'est ma coutume.

Ailleurs, morbleu !

Moi, grace à dieu,

Aujourd'hui je vais faire feu.



Quelle vivacité !

V E R D E L E T.

Je suis connu pour cela. Le plus intrépide chasseur du canton ! J'ai remarqué hier dans certain endroit des traînées de perdrix...

B A B E T.

Excellent gibier !

V E R D E L E T.

A qui dites vous ça... A moi... ancien traiteur !.. J'en faisais des pâtés... que je vendais pour du Pithiviers. (*Tout en parlant il nétoie son fusil.*) C'est ce qui a fait ma fortune... Enfin, j'ai amassé de quoi me retirer... Diable ! mon fusil avait besoin d'être nétoyé... Il faut que j'y passe un peu de poudre. (*Il met de la poudre dans son fusil et replace la poire à poudre avec le petit linge qui sert à nétoyer le fusil, sur la table du déjeuner.*) Un bon chasseur ne saurait trop prendre de précautions.

B A B E T, avec humeur.

Otez donc vos affaires de dessus ma nappe.

V E R D E L E T.

Ah ! c'est sans y faire attention... Il n'y a pas de mal, la mère ; il n'y a pas de mal.

B A B E T, avec humeur.

Il n'y a pas de mal !... Une nappe toute blanche !..

V E R D E L E T.

Le voisin ne vient pas. (*Il lâche son coup en l'air, devant la fenêtre ouverte, comme font tous les chasseurs avant d'aller à la chasse, pour essayer leur fusil,*

B A B E T, effrayée.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, Monsieur ? qu'est-ce que vous faites donc ?

V E R D E L E T.

Rien... rien... j'essayais mon fusil... Il va bien, je vais profiter de la matinée. Adieu, ma vieille.

B A B E T.

Mais voyez un peu quelle extravagance !... A-t-on jamais essayé son fusil dans un salon ?

V E R D E L E T, revenant.

A propos...

Air : *De cacheter sous ma porte.*

Ta maîtresse, aime, ma bonne,

Les bécasses qu'on lui donne ;

Moi je suis galant, car

Crois bien qu'à madame Coquenard

Je vais songer dans ma chasse,

Si je trouve une bécasse. (*bis.*)

(*Il sort.*)

## SCENE V.

BABET, seule.

Ce maudit homme ! avec sa poudre !... Il m'a effrayée :  
que j'en suis encore toute tremblante.

## SCENE VI.

BABET, M. COQUENARD paraissant tout à coup par  
une porte, et Madame COQUENARD par une autre.  
Le mari tient à la main un gros chou, ce qui indique  
qu'il était occupé à donner à manger à ses lapins.  
Madame COQUENARD est en déshabille du matin,  
un peignoir, un grand bonnet rond avec un ruban.

COQUENARD, d'un air tout effaré.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Babet ? qu'est-ce qu'il y a  
donc ?

Mad. COQUENARD, de même, et parlant presque en même  
temps que son mari.

Ah ! mon dieu ! qu'est-il arrivé ?

COQUENARD.

Pourquoi ce bruit ?

Mad. COQUENARD.

D'où vient cette fumée ?

BABET.

C'est Monsieur Verdelet...

COQUENARD, s'avançant.

Comment ? il a mis le feu chez moi ?...

BABET.

Non, il a dit, dit-il, qu'il allait à la chasse, et il a  
voulu essayer si son fusil...

Mad. COQUENARD.

Ah ! j'entends... Toujours étourdi, le voisin.

COQUENARD.

Etourdi, oui ; mais qu'il n'étourdisse pas les autres, j'ai  
eu une peur. Je donnais à manger aux lapins, mon chou,  
quand j'ai entendu : pan!...

Air : Mais ma mère est-ce que j'sais ça.

Soudain la peur qui m'entraîne,

Ici me fait accourir.

Mad. COQUENARD.

Moi, de ce peignoir à peine,

J'eus le temps de me couvrir ;

Je fais peur, je le parie,

Dans l'état où me voilà ?

COQUENARD.

Mais tous les jours, chère amie,  
N'es-tu pas comme cela ?

Mad. COQUENARD.

C'est vrai.

B A B E T , *apportant deux cafetières.*

Voici le café.

COQUENARD.

Ah ! bon ! viens près de la cheminée, mon chat. Assieds-toi de ce côté là.

B A B E T , *en posant la cafetière sur la table.*

Monsieur Pothin fait demander si vous voulez qu'il vienne causer avec vous et qu'il apporte son déjeuner.

COQUENARD.

Dès qu'il apporte.. certainement, le voisin Pothin nous fera plaisir. (*Babet sort après avoir refermé la fenêtre.*)

## SCENE VII.

M. et Mad. COQUENARD.

Mad. COQUENARD , *d'un ton minaudier.*

Ah ! mon dieu !.. Mon cœur, tu ne peux jamais une fois déjeuner seul avec moi... Le voisin Pothin !..

COQUENARD , *se rasséyant, et servant du café à sa femme.*

Oh ! c'est un bon diable, ma femme. L'aimes-tu fort ? (*Il verse du café.*) Et puis sa fille qu'il fait élever à Paris.. pourrait un jour convenir à notre Michel... ils sont tous deux fils uniques.

Mad. COQUENARD.

Et nous ?.. nous avons fait élever notre fils ! Ah dame ! dix huit cents livres de pension !..

COQUENARD.

Ah !.. quand nous étions pelletiers, manchonniers, rue du Hurepoix, nous ne dépensions pas tant.

## SCENE VIII.

Les Mêmes à table, Monsieur POTHIN *en habit du matin, bonnet de coton avec un ruban ; il entre en tenant entre ses deux mains, et avec précaution, une jatte de café, et sous son bras une longue tranche de pain.*

POTHIN.

Bonjour.. bonjour.. mes voisins.. (*Il s'arrête tout court.*)

*Les Bourgeois campagnards.*

Mon dieu qu'est-ce que vous sentez donc ici ?.. C'est comme une odeur de souffre.

COQUENARD.

Oui , c'est monsieur Verdelet qui a eu l'imprudence tout à l'heure...

POTHIN.

De brûler de la poudre, je parie ? Il n'en fait jamais d'autre quand il vient chez moi ; je le reconnais bien là. ( *Il s'approche de la table , y pose sa jatte , ôte son bonnet de coton et salue respectueusement madame Coquenard.* )  
Votre serviteur , madame Coquenard. ( *Il l'embrasse.* )

COQUENARD.

Asseyez vous , papa Pothin.

POTHIN.

Me velà ! me velà ! et cette petite santé , comment la gouvernez-vous ce matin ? Avez-vous bien dormi ?

COQUENARD.

Comme ça... Comme ça... Ma femme a été agitée toute la nuit.

POTHIN.

Moi, ce n'est pas le sommeil qui me manque , mais je suis un peu indisposé.

Air : *La nature.*

C'est, dit on , un mal général ,  
Causé par un hiver humide.  
Qui , par son atteinte perfide ,  
Fait de la France un hôpital.  
On louche , l'on clignotte ,  
C'est la mode du jour ;  
Il semble , en tout séjour ,  
Qu'on n'ait des yeux que pour ,  
La cocotte.

Mad. COQUENARD.

De l'eau de plantin , mon voisin.

POTHIN.

Quoique ça , j'y vois encore assez , madame , pour vous trouver toujours fraîche et vermeille.

Mad. COQUENARD.

Quand je vous dis... Non , mais des complimens...

POTHIN, *riant.*

Ah ! ah ! c'est que je m'y connais... Dans mon temps j'étais un luron... eh ! eh ! eh ! eh !

COQUENARD, *riant aussi.*

Eh ! eh ! eh ! eh ! et moi donc... En fait de luron... Eh ! eh ! eh ! eh ! demandez , demandez à ma femme.

Mad. COQUENARD, *d'un air modeste.*

Ne parle plus de cela , mon bon ami.

COQUENARD.

Monsieur Verdelet m'en faisait compliment encore hier.

POTHIN.

Votre monsieur Verdelet , ne m'en parlez pas ; il est insupportable... Il va... il vient... il remue... il tracasse... C'est comme un étourneau. Enfin , si à douze lieues de Paris , on n'était pas obligé de se rapprocher un peu , je ne verrais pas , je vous jure , votre monsieur Verdelet.

COQUENARD.

Je sais pourquoi vous ne l'aimez pas , c'est qu'il vous gagne toujours au piquet.

POTHIN.

Ecoutez donc , il me gagne quatorze fois sur quinze ; et l'on s'ennui d'être toujours capot..

Mad. COQUENARD :

Bah ! vous n'êtes pas le seul.

COQUENARD.

Oh ! non , vous n'êtes pas le seul ; l'autre jour ma femme a été trois fois de suite capotte.

Mad. COQUENARD.

C'est bien désagréable.

COQUENARD.

Voisin , nous reprendrons le trictrac.

POTHIN.

A la bonne heure... Je m'en tire avec les petits jans.

Mad. COQUENARD.

Moi qui n'y joue pas , je vais m'habiller.

COQUENARD, *tout en apprêtant le trictrac.*

Mets ta pelisse , entends-tu , Minette , et nous irons nous promener.

Mad. COQUENARD.

Nous irons voir un peu de quel côté monsieur Verdelet est allé chasser.

POTHIN.

C'est dit, c'est dit, voisine, nous irons dans le petit bois d'en haut. (*Il lui baise la main, sans que M. Coquenard s'en aperçoive.*)

COQUENARD.

Oui, j'aime beaucoup le petit bois. (*Comme ils vont pour s'asseoir à la table du trictrac, Babet entre.*)

---

SCENE IX.

Les Mêmes, BABET.

BABET, *entrant avec des lettres.*

Monsieur.

COQUENARD, *se retournant.*

Hein?... ah!... est-ce que la facteuse est arrivée?

BABET.

Où, voici une lettre pour vous, et une pour monsieur Pothin.

POTHIN, *se levant à son tour.*

Une lettre... c'est de ma fille, je gage.

COQUENARD.

Ma foi, je n'en attends aussi que de mon fils.

BABET.

Ces lettres parlent peut-être de l'arrivée de notre jeune homme, allons bien vite tout préparer. (*Elle sort.*)

---

SCENE X.

COQUENARD, POTHIN.

POTHIN, *tenant sa lettre avant de la décacheter.*

Dites-donc, voisin, j'ai oublié mes lunettes.

COQUENARD.

J'en ai deux paires.. essayez celles ci.

POTHIN, *les essayant.*

Bonnes, très-bonnes... (*Il regarde l'adresse.*) O

mon dieu ! oui, c'est de Jeannette... je reconnais son écriture .. voyons un peu les progrès de nos enfans... ( *Il décache la lettre. Pendant ce temps, monsieur Coquenard qui est à l'autre côté de la scène, a décaché la sienne ; il la parcourt des yeux, passe les doigts sur le papier comme ne pouvant pas lire, revient plusieurs fois à la charge et paraît étonné de ne rien comprendre à ce qu'il lit. Monsieur Pothin de son côté fait les mêmes lazzi ; enfin tous deux se rapprochent pour se communiquer leur embarras.* )

COQUENARD.

Voisin... vous savez lire?...

POTHIN.

Si je sais lire?... Moi qui ai tenu trente ans mes comptes de jouaillier comme un bijou.

COQUENARD.

Non, mais c'est que vous pourriez bien savoir lire et ne pas savoir lire... C'est selon le style de l'écriture.

POTHIN.

C'est drôle, çà voisin, j'allais vous faire la même question.

COQUENARD, *lui donnant sa lettre.*

Tenez, tâchez de déchiffrer ce qu'il y a là-dessus...

POTHIN, *lisant.*

« Mon tendre père. . Eh bien, c'est clair, je crois ?

COQUENARD.

Bon ! mais continuez...

POTHIN, *lisant.*

» J'ai appris avec une vive douleur le malheur dont  
» tu as pensé devenir la victime. .

COQUENARD.

C'est mon accident de cheval.. Allez, allez toujours...

POTHIN, *lisant.*

» Il y a des larmes au fond de ta catastrophe.. mais  
» j'ai invoqué le grand esprit et je me suis résigné. .

COQUENARD.

Le grand esprit !

POTHIN.

Ce n'est pas de vous qu'il parle ?

COQUENARD.

Non, non, vous allez voir.

POTHIN, *lisant.*

» Ne sommes-nous pas suspendus dans le présent, entre le passé et l'avenir, comme sur un rocher entre deux gouffres... Ma toi j'y renonce aussi.

COQUENARD.

Entre deux gouffres!.. je me perds dans ces gouffres là, moi.

POTHIN, *d'un air de réflexion.*

Voisin, que vouliez-vous donc faire apprendre à votre fils?..

COQUENARD.

Ma foi .. à lire, écrire, calculer, compter, ses quatre règles enfin.

POTHIN.

Voilà l'éducation que j'ai prétendu aussi donner à Jeannette...

COQUENARD.

Eh bien, voulez-vous que je vous le dise? on a gâté l'esprit de nos enfans.

POTHIN.

Je commence à le soupçonner.

COQUENARD.

Autrefois, Michel ne faisait pas tant de phrases.

*Air de l'Opéra-Comique.*

Il m'écrivait tout bonnement,  
 » Je vous'aime, mon très-cher père;  
 Je trouvais ce style charmant,  
 Ça s'entendait sans commentaire.  
 Puis après sa lettre, jadis,  
 Michel ajoutait sans grimoire,  
 » Mon père, je suis votre fils,  
 Et j'aimais à le croire.

POTHIN.

Jeannette est aussi changée que lui, jugez en. ( *Il reprend la lettre de Jeannette, et lit à la fin.* ) » J'ai quitté le nom de Jeannette, toutes mes compagnes se moquaient de moi, et je m'appelle à présent Hortensia.

COQUENARD, *saisissant vite aussi sa lettre des mains de Pothin.*

Voyons, est-ce que mon fils aurait fait aussi la folie?..



( *Il regarde la fin.* ) Qu'aperçois-je!... ( *Il lit:* ) » Tu » penses bien que le nom de Michel étant au-dessous de » mon éducation, il m'a fallu y renoncer et l'on m'a donné » celui d'Horace. »

POTHIN.

Horace !

COQUENARD.

Je n'ai jamais vu ce nom là dans le calendrier.

POTHIN.

C'est sans doute quelque nom hébreu ou romain.

COQUENARD, *vivement.*

Romain!... je n'entends pas cela, j'étais bourgeois de Paris et sa mère n'était point une romaine.

POTHIN.

Vous étiez un peu grec, c'est vrai; mais ce n'est pas une raison....

COQUENARD.

Je suis père, monsieur Pothin, nous verrons, nous verrons...

---

SCENE XI.

Les Mêmes, M. VERDELET

VERDELET, *en dehors.*

Tenez, la vieille, voilà du gibier de ma chasse! tout cela est pour madame Coquenard.

POTHIN.

Qu'entends-je!

COQUENARD.

C'est monsieur Verdelet.

POTHIN.

Oh! je me sauve!

COQUENARD, *l'arrêtant.*

Pourquoi donc?.. Vous ne l'aimez pas; est-ce que vous êtes en picnique avec lui?

POTHIN.

Je ne le hais pas... mais.. ( *Il fait plusieurs gestes, comme s'il ne voulait pas s'expliquer sur son compte.* )

COQUENARD.

Expliquez vous.

POTHIN.

C'est encore un brouille ménage... et si j'avais une femme comme la vôtre...

COQUENARD.

Vous croyez que...

POTHIN, *toujours ayant l'air de ne pas vouloir parler.*  
Oui, oui... je le crois... il en conte à madame Coquenard.

COQUENARD.

Oh, bah ! ma femme me l'aurait dit. Je suis bien tranquille, allez.

POTHIN.

Vous l'êtes ?.. En ce cas, n'en parlons plus... le voici.  
VERDELET, ouvrant la porte, et comme s'il parlait à quelqu'un dehors.

Je le cherche partout... Où est-il donc ?.. ( Il se retourne. ) Ah ! vous voilà, Coquenard.

*Air de Marianne.*

Amis, j'ai fait mainte prouesse,  
Je puis le dire sans orgueil ;  
En tous lieux l'on cite sans cesse  
Et mon adresse et mon coup d'œil.

Dès le matin ;

Monsieur Pothin,

Près de vos bois j'ai tué cette pièce,

Et j'ai plus tard,

Cher Coquenard,

Sur votre étang, abattu ce canard...  
Vous êtes tous deux sédentaires,

Goutteux, frileux et vieux maris,  
Il est tout simple, mes amis,

Qu'on chasse sur vos terres.

VERDELET, donnant un corbeau à monsieur Pothin, et un canard à monsieur Coquenard.

Tenez, au surplus le voilà, c'est pris sur vos domaines, il faut rendre à César ce qui appartient...

COQUENARD, à Pothin.

Vous voyez qu'il est délicat.

VERDELET.

A propos... que faites-vous donc ici ?.. Et vous aussi ?  
Comment, vous n'êtes pas allés au devant d'eux ?

COQUENARD et POTHIN.

De qui ?

VERDELET.

Ça se demande-t-il ? de vos enfans.

COQUENARD et POTHIN.

Nos enfans !

VERDELET.

Eh ! mon dieu, oui... ils arrivent avec le directeur de l'enregistrement. Ils sont tout au plus à vingt portées de fusil d'ici... J'ai rencontré en venant Madame Coquenard, qui se promenait dans vos vignes, et je lui ai dit :

Air : *Le partage de la richesse.*

O vous , des mères la meilleure ,  
Ne perdez pas un seul moment ;  
Dans la guimbarde , tout à l'heure ,  
J'ai vu Jeannette et votre enfant .  
Allez , de les voir s'il vous tarde ,  
Vous les rejoindrez... Entre nous ,  
Je vous répons que la guimbarde  
N'est pas plus légère que vous. ( *bis.* )

P O T H I N .

La guimbarde !... On est père , et ça donne des jambes.

C O Q U E N A R D .

Attendez moi donc , papa Pothin... ( *Il appelle.* ) Babet ! ( *A Pothin.* ) Attendez moi.

P O T H I N , *impatient.*

Dépêchez vous.

C O Q U E N A R D .

Une minute... Babet ! mon vitichourat et mon manchon.

---

SCENE XII.

Les Mêmes , B A B E T .

B A B E T , *apportant ce qu'il demande.*

Je vous les apportais , Monsieur.

P O T H I N .

Mais vous êtes bien comme vous êtes.

C O Q U E N A R D .

Non , non , je n'ai que ma robe de chambre à ôter. ( *Il l'ôte et passe son vitichourat.* ) Là , mon chapeau. ( *Babet le lui donne.* ) Fais bon feu , Babet ; c'est mon fils qui arrive.

B A B E T .

Notre jeune homme !... ( *Elle saute de joie.* ) Ah ! Monsieur !

V E R D E L E T ,

Air : *Vive le vin de Ramponeau.*

Allons , mettez vous en chemin ,

Sans redouter la goutte ;

En route

Elle fuira soudain ,

Le plaisir est un médecin ,

Sain !

## ENSEMBLE.

COQUENARD et POTHIN. | VERDELET et BABET,  
Allons, mettons nous, etc. | Allons, mettez vous, etc.

COQUENARD.

A leurs parens,

Nos enfans

Ressemblans,

Et charmans,

Nous avaient fait renaître.

VERDELET.

Mais quels progrès

Dans leurs traits!...

Grands, bienfaits,

Vos portraits,

Comment les reconnaître?

TOUS ENSEMBLE.

Allons, mettons nous en chemin, etc.

Allez, mettez vous

( Ils sortent. )

## SCENE XIII.

BABET, M. VERDELET.

VERDELET, *les voyant s'en aller.*

J'aime ça moi... j'aime ça. Ah! pourquoi n'ai-je pas  
été père?.. Je me sentais né pour avoir des enfans.

BABET, *d'un air mystérieux et tout en ployant la robe  
de chambre de son maître.*

Monsieur Verdelet!.. monsieur Verdelet!..

VERDELET.

Que voulez-vous, la mère?

BABET.

Ne dites rien, au moins, ne dites rien.

VERDELET.

Et de quoi?

BABET.

De ce que vous savez.

VERDELET.

Ma foi! je ne sais pas ce que je sais, apprenez le moi  
donc.

BABET.

Eh! aujourd'hui... 10 février... la fête de madame  
Coquenard.

VERDELET.

Çà!.. oh! que je ne l'avais pas oublié!.. Depuis un mois



---

SCENE XV.

Les Mêmes, excepté VERDELET.

POTHIN.

Il s'invite toujours !

COQUENARD.

Personne ne le priaît de se prier.

POTHIN.

Dans un jour comme celui ci, on est bien aise d'être seuls.

BABET, *qui est restée en contemplation.*

Eh bien ! tu ne me dis rien, Michel?... Est-ce que tu ne me vois pas ?

HORACE.

Vous me pardonnerez, je vous avais bien aperçue, Mademoiselle.

BABET, *étonnée.*

Ah ! mon dieu !.. Comment ? Et toi.. : ( *A Jeannette.* )

Air : *Si Pauline est dans l'indtgence.*

Se peut-il aussi que Jeannette,  
Pour mon malheur, ait oublié  
Mes soins, ma tendresse parfaite  
Mon dévouement, mon amitié !

HORTENSIA.

Parler si souvent de son zèle,  
Mademoiselle, est un abus.

BABET.

Hé quoi ! toujours mademoiselle !  
Ils ne me reconnaissent plus.

( *Elle sort en essuyant ses yeux.* )

---

SCENE XVI.

Les Mêmes, excepté BABET.

COQUENARD, *à son fils.*

Tu n'as pas fait beaucoup d'amitiés à cette pauvre Babet ?

HORACE.

C'est une domestique.

Mad. COQUENARD.

Mon fils !... c'est une vieille amie de la maison.

POTHIN,

As-tu bien sougé à moi, ma petite Jeannette. Hortensia ?  
( *A part.* ) Je me trompe toujours.

HORTENSIA.

Oui, sans doute; toi seul occupais ma pensée... Hier, je regardais le ciel; j'ai prévu le beau temps, car le ciel a une véritable physionomie, tantôt paternelle, tantôt irritée; mais hier il n'avait que des traits de bonté; il semblait m'annoncer que je te reverrais aujourd'hui. ( *Pothin a l'air étonné du langage de sa fille.* )

HORACE, *d'un ton sentimental.*

Avant mon heureux retour, je menais la vie la plus triste; j'avais contemplé la nature, elle était inexorable, et le bonheur d'un jour était aussi difficile que la destinée de la vie entière.

COQUENARD *a l'air plus étonné encore. Il va rejoindre Pothin, et lui dit à part.*

Air: *Contentez vous d'une seule bouteille.*

A quel tourment sa science me livre!  
De ce jargon, comprenez-vous un mot?

POTHIN.

C'est du sublime, il parle comme un livre.

COQUENARD.

En ce cas, moi je parle comme un sot.

Mad. COQUENARD.

Peut-être aussi, du jour c'est la méthode,  
Mon fils, peut-être en son docte fatras,  
Nous a cité quelqu'auteur à la mode.

COQUENARD.

C'est donc pour ça que je ne l'entends pas.

HORACE, *à part à Hortensia.*

Je crois que nos parens trouvent notre langage singulier.

HORTENSIA.

Ah! c'est qu'ils n'ont pas été élevés comme nous dans des pensions.

COQUENARD, *à son fils.*

Mais dis moi donc un peu ce que tu apprends?

HORACE.

Vous allez comprendre cela tout de suite.

Air: *Ballet des Pierrots.*

J'apprends la Steutorotechnie,  
Et la Pasyalie et la  
Mégalandropogénésie,  
La Statistique *et cetera*

Mad. COQUENARD.

Dieux ! quels mots de toutes les sortes,  
D'où nous vient ce galimathias ?

HORACE.

Ces mots viennent des langues mortes.

Mad. COQUENARD.

Oui, je crois qu'ils ne vivront pas.

COQUENARD.

Comment peux tu loger tout ça dans ta tête ?

HORACE.

En une heure, avec la Mnémonique.

POTHIN.

Et toi, mademoiselle Hortensia ?

HORTENSIA.

Air : *du Sorcier.*

Je sais l'anglais, la broderie,  
Je sais la sphère et le dessin,  
Le beleyro, l'astronomie,  
Je sais même un peu le latin.  
Pour moi l'étude a peu de charmes ;  
Mais j'aime à voir dans les romans

Des amans

Si constans,

Si charmans...

Je fais des vers, je fais des armes,  
Enfin j'apprends, pour chaque goût,

Un peu de tout. (*bis.*)

POTHIN.

Un peu de tout, mais c'est beaucoup trop !

HORACE.

Dans peu vous verrez un ouvrage de ma façon.

COQUENARD.

Un ouvrage !

HORACE.

Un mélodrame !

COQUENARD.

Un... mé... lo... gramme !

POTHIN, *tirant à part M. Coquenard.*

Voisin, j'en suis fâché ; mais votre Michel a perdu la tête.

COQUENARD, *à part, de même à Pothin.*

Ma foi, votre Jeannette n'a pas le sens commun.

POTHIN.

Il faut arrêter le mal pendant qu'il en est encore temps.



COQUENARD.

Consultons ma femme. ( *Il appelle avec un air de mystère.* ) Madame Coquenard ! ( *Il lui fait signe avec le doigt d'approcher.* )

Mad. COQUENARD, venant au milieu d'eux.  
Que me voulez-vous ?

POTHIN lui parle à l'oreille.

Mad. COQUENARD, bas à M. Pothin.  
C'est ce que je pensais.

( *Coquenard parle à l'oreille de sa femme.* )

Mad COQUENARD.

C'est mon avis... Mais... ( *Elle parle à son tour à l'oreille de son mari.* )

COQUENARD, à sa femme :

Oui, c'est le plus sûr parti.

POTHIN, bas à M. et madame Coquenard.

Chut ! ils nous écoutent.

HORACE et HORTENSIA. ( *Ces deux derniers sont à l'autre bout de la scène, du côté opposé à leurs parens.* )

Que se disent-ils donc ?

Air : Carillon de Dunkerque.

COQUENARD, à part, à sa femme et à Pothin.

Nous avons tous raison,

Allons dans la maison,

Concorder nos projets.

HORACE et HORTENSIA

Quels sont donc ces grands secrets ?

POTHIN, aux enfans.

Un instant on vous laisse ;

( *bas.* ) Ils ont tant de sagesse,

Qu'on ne doit craindre rien,

D'un pareil entretien.

LES PARENS, se retirant.

Nous avons tous raison,

Allons dans la maison,

Et de tous nos projets,

Assurons bien le succès.

LES ENFANS.

Ils vont dans la maison,

Quelle en est la raison ?

Pourquoi dans leurs projets,

Ont-ils pour nous des secrets ?

( *Les parens sortent.* )

SCENE XVII.

HORACE, HORTENSIA.

HORACE.

Eh, bien! que pensez-vous, mademoiselle, de cette réception?

HORTENSIA.

J'en suis extrêmement surprise.

HORACE.

Mon père n'a pas senti mon érudition.

HORTENSIA.

Le mien n'a pas apprécié mes connaissances.

HORACE.

Ah!... ils nous regardent encore comme des enfans!

HORTENSIA, avec un air de raison.

Et cependant...

HORACE.

J'ai dix-sept ans.

HORTENSIA.

J'en ai seize.

HORACE.

Mon éducation est achevée, et je sais tout ce qu'on peut savoir.

Air *Alcibiade*.

HORTENSIA.

Vous savez qu'au pensionnat,  
On décerne mainte couronne.

HORACE.

Chez nous, dans ces jours d'apparat,  
Ce sont des livres que l'on donne.

HORTENSIA.

Sur vingt prix, j'eus tous les premiers.

HORACE.

Je suivis ces nobles coutumes.

HORTENSIA.

Mon front pliait sous les lauriers!

HORACE.

Mon bras pliait sous les volumes!

HORTENSIA.

Je rougirais à présent d'avoir des maîtres.

HORACE.

Si j'avais d'autres leçons à recevoir, je sais bien de qui je voudrais les tenir.

HORTENSIA, rougissant.

Et... de... qui?..

Air : *duo des Amans valets.*

H O R A C E.

Eh quoi ? cet aimable maître ?

H O R T E N S I A.

Eh ! bien , cet aimable maître ?

H O R A C E.

Vous devez bien le connaître.

H O R T E N S I A.

Comment puis-je le connaître ?

H O R A C E.

Il saura de tous mes jours

Charmer le cours.

H O R T E N S I A.

Il saurait de tous vos jours

Charmer le cours.

H O R A C E.

Pourquoi , pourquoi si long-temps feindre ?

Vous me comprenez bien.

H O R T E N S I A.

Non , je ne cherche point à feindre ,

Horace , croyez le bien.

H O R A C E.

Vraiment , vous ne devinez rien ?

H O R T E N S I A.

Non , non , je ne devine rien.

H O R A C E.

Il faut donc le dépeindre...

Est-il besoin de la nommer ?

Ses yeux commandent la tendresse.

H O R T E N S I A.

Ah ! le maître est une maîtresse !

H O R A C E.

Est-il besoin de la nommer ?

Sa grace simple et naturelle

De tous les cœurs la fait aimer.

H O R T E N S I A.

Mais enfin , parlez , quelle est-elle ?

H O R A C E,

Ne viens-je pas de vous nommer ?

H O R T E N S I A .

Eh ! quoi , monsieur ..

H O R A C E .

Point de rigueur .

H O R T E N S I A .

Peut-être Horace m'abuse ?

H O R A C E .

Auprès de vous ,

L'amour , l'amour peut-il être une ruse ?

H O R T E N S I A .

Mais que désirez-vous ?

H O R A C E .

L'espoir d'un nœud bien doux .

H O R T E N S I A , à part .

H O R A C E .

En apprenant qu'il m'aime ,  
Je prends l'air étonné ;  
Mais bien avant lui-même  
Je l'avais deviné .

Pourquoi , lorsqu'on vous aime ,  
Prendre un air étonné ?  
Depuis long-temps , vous même ,  
Vous m'aviez deviné .

H O R A C E , vivement .

Vous ne me haïssez point , Hortensia , voilà tout ce que je voulais savoir .

H O R T E N S I A , dont le sourire marque un aveu tacite .

Allons , Monsieur , puisque je suis votre maître .. obéissez , songez au projet qui vous a fait venir à la campagne .

H O R A C E .

Mon projet !.. Oh ! je ne l'ai pas oublié .. la fête de maman .. mes couplets sont fais .

H O R T E N S I A .

Eh bien ! c'est cela ; je danserai et vous chanterez . Pendant que nous sommes seuls , faisons une petite répétition de notre scène .

H O R A C E .

Je le veux bien .. Supposez que nous avons chacun nos fleurs à la main . ( *Il fredonne l'air de la Gavotte .* ) Tra , la , la , la , la .. Allez .

H O R T E N S I A .

J'y suis . ( *Horace fredonne l'air de la Gavotte , et pendant ce temps , Hortensia danse . Monsieur Coquenard et monsieur Pothin paraissent tout à coup . Horace et Hortensia , interrompus et surpris , se sauvent chacun à un des côtés de l'avant scène .* )

H O R A C E , en se sauvant .

Taïons nous .

HORTENSIA , *en se sauvant de l'autre côté.*  
Ne disons encore rien.

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes , COQUENARD , POTHIN.

( Monsieur Coquenard s'avance vers Horace , et Monsieur Pothin s'avance de même vers Hortensia.

COQUENARD , à Horace.

Ah ! ah ! tu chantes ?

POTHIN , à Hortensia.

Ah ! tu danses ?

( Les deux pères se retournent , et se rejoignent vers le milieu de la scène ; ils se font des signes sur ce dont ils ont l'air de se douter. )

COQUENARD , bas à Pothin.

Voisin , hum !...

POTHIN , de même.

Voisin , hum !...

COQUENARD , se retournant vers Horace.

Et qu'est-ce que tu chantaient ?

HORACE.

Papa , c'est un secret que...

POTHIN , se retournant vers Hortensia.

Et qu'est-ce que tu dansais ? Est-ce aussi un secret ?

HORTENSIA.

Non , mon père... c'est la Gavotte.

POTHIN.

La Gavotte !... Ma fille danse la Gavotte !.. Ah ! ah !

COQUENARD , s'armant de courage pour parler avec fermeté à son fils.

Monsieur... Michel ! je ne vous ai point fait élever pour faire des mélodrames.

POTHIN , à sa fille.

Je ne vous ai point mise en pension pour apprendre la Gavotte.

COQUENARD.

Et nous allons mettre ordre à cela.

Air : Une fille est un oiseau.

POTHIN.

Vous avez loin de Paris

Une tante respectable.

COQUENARD.

Un oncle vieux mais aimable,

TOUS DEUX.

De qui vous êtes chéris.

P O T H I N .

Il vous faut , mademoiselle ,  
Pour guérir votre cervelle ,  
Ville sans mode nouvelle .

C O Q U E N A R D .

Une à vous sans beaux esprits .

P O T H I N .

Demain , d'après ce système ,  
Vous partez pour Angoulême .

C O Q U E N A R D ,

Vous partez pour Montargis . ( bis . )

H O R A C E .

Mais , mon père . . .

C O Q U E N A R D .

Et surtout plus de nom d'Horace , ou je vous renie . De père en fils , il n'y a jamais eu d'Horace dans ma famille , et vous vous appellerez comme moi , Michel Coquenard .

P O T H I N .

Plus d'Hortensia , morbleu ! ou je renonce à vous voir . Pendant trente ans votre mère s'est fait honneur du nom de Jeannette Pothin .

( Les deux pères se rejoignent dans le milieu , un peu vers le fond . Horace et Hortensia demeurent à leur place , et paraissent chagrin . )

P O T H I N , *bas à Coquenard .*

Voisin , je crois que les voilà qui pleurent .

C O Q U E N A R D , *à Pothin .*

*Air : Ton humeur est , Catherine .*

Je sens que le cœur d'un père  
Doit souffrir de ce ton là .

P O T H I N .

Mais il était nécessaire ,  
Cela leur profitera .

C O Q U E N A R D , *à Horace .*

A présent , ne vous déplaie ,  
Sans vous gêner mon enfant ,  
Chantez , j'en serai fort aise .

P O T H I N , *à sa fille .*

Et vous , dansez maintenant .

( Les deux pères se retrouvent ensemble à la porte du fond . Au moment où ils vont pour sortir , la porte s'ouvre et monsieur Ferdelet paraît avec un air de tromphe et de gaieté ; il porte un pot de giroffées sur son bras , et donne la main à madame Coquenard . Babet est par derrière portant deux pots de renoncules . )

SCÈNE XIX et dernière.

M. et Mad. COQUENARD, VERDELET,  
POTHIN, HORACE, HORTENSIA, BABET.

(Les deux jeunes gens n'ont pas quitté leur place ; ils ont l'air affligé et boudeur ; leur contenance contraste avec la gaieté de Verdet.)

VERDELET, *entrant avec fracas.*

Vivat ! vivat ! allons, voisins, ils faut mettre aujourd'hui tout sans dessus dessous.

COQUENARD.

Que vois-je ?

POTHIN.

Qu'y a-t-il donc ?

COQUENARD.

Que signifie cette joie ? Pourquoi tous ces pots ?

Mad. COQUENARD.

*Air : Persico.*

De cette demande vraiment  
Je ne suis pas très-étonnée,  
A cet oubli très peu galant,  
Moi, je reconnais l'hyménée.  
D'un jour cher à tous nos amis,  
Le souvenir fuit de votre âme ;  
La mémoire manque aux maris,  
Quand il faut fêter leur femme.

VERDELET, *très gaiement.*

Les amis y pensent pour eux !.. C'est moi !.. moi ! qui ai le premier souhaité la fête à Madame Coquenard.

COQUENARD, et POTHIN, *ensemble.*

Comment ? c'est ça ?

COQUENARD, *après avoir regardé son almanach, saute au cou de sa femme.*

C'est vrai ! Sainte Scholastique !.. Dix jours après Saint Ignace. O ma pauvre petite bonne femme !

POTHIN, *l'embrassant sur une joue.*

Agréez, voisinè, l'hommage de mes vœux les plus sincères, et de la prospérité que je désire... pour... votre félicité... Et voilà..

Mad. COQUENARD.

Babet, je veux que tout cela soit serré dans ma serre.

BABET, *prenant le pot de giroflée des mains de madame Coquenard.*

En attendant, je vais le mettre sur la cheminée entre mes renoncules... (Elle pose les trois pots de fleurs sur la cheminée.)

VERDELET.

Je n'ai pas oublié le vin en question au moins ; nous boirons... ( *Il donne une poignée de main à Coquenard.* ) Nous boirons à la... ( *Il aperçoit les deux jeunes gens qui boudent chacun dans leur coin.* ) Eh bien ? ces enfans.. qu'ont-ils donc ? Pourquoi ?..

COQUENARD et POTHIN à Verdelet.

Chut !

VERDELET *allant les regarder.*

Ils sont tristes... Vous les avez affligés ?

M. et Mad. COQUENARD et POTHIN à Verdelet.

Chut !

VERDELET.

Eh chut , chut , tant qu'il vous plaira... Nous ne rierons pas sans eux.

*Air de Musard.*

Moi , je conçois que la vieillesse ,  
 Bien souvent se livre au chagrin ;  
 L'hiver , peu fait pour l'allégresse ,  
 A rarement un ciel serein.  
 Mais la gaiété sied au jeune âge ;  
 Quand je vois pleurer des enfans ,  
 Il me semble voir un nuage  
 Troubler un beau jour de printemps.

Qu'est-ce que tu as , mon pauvre Michel ?... Et vous , ma petite Jeannette ?... Vous ne répondez pas ? ( *A part.* ) Attendez , attendez , je vais bien les forcer à parler , moi... Ce petit portefeuille.. ( *Il le tire de sa poche.* ) que j'ai trouvé , tout à l'heure... ( *Très haut.* ) Voisins . vous n'avez rien perdu ?... ( *Ce mot perdu excite l'attention d'Horace.* )

COQUENARD , *tâtant dans ses poches.*

Ma foi non.

POTHIN , *de même.*

Ni moi non plus... que je sache.

VERDELET , *très-haut.*

C'est que voici un petit portefeuille...

HORACE , *à part et effrayé.*

Un portefeuille... ( *Il fouille dans toutes ses poches.* )  
 Ah ! mon dieu ! ah ! mon dieu !

VERDELET , *examinant , et faisant voir le portefeuille.*

Joli , ma foi !.. ( *Il le met sous son nez , en aspirant l'odeur.* ) Il embaume la rose !

HORACE.

Mon souvenir !.. O ciel ! ( *Il court à Verdelet.* ) Monsieur ? Monsieur ? c'est à moi..



VERDELET,

A toi?

HORTENSIA.

Je puis vous certifier qu'il est à lui.

POTHIN.

Ah ! ah !

VERDELET, à part.

Ouais !... Forçons le dans ses retranchemens...

HORACE.

Rendez le moi, Monsieur... (*Il cherche à lui arracher le portefeuille. Verdelet le tient en l'air, de manière qu'il ne peut l'atteindre.*)

VERDELET.

Oh ! tu ne l'auras qu'à bonnes enseignes...

HORACE, désespéré et trépignant.

Surtout ne l'ouvrez pas.

Mad. COQUENARD.

Mon fils, pourquoi cette humeur, cette colère... s'il ne contient rien...

HORACE.

Si fait, il contient quelque chose... des secrets.

COQUENARD.

Un portefeuille à secret ! ah, par exemple nous connaissons ceux-ci ! Monsieur Verdelet, c'est moi qui l'exige ; ouvrez-le et voyez-le.

HORACE, désespéré et allant se cacher derrière Hortensia.

Je suis perdu, mademoiselle, je suis perdu...

VERDELET, ouvrant.

De l'écriture !..

COQUENARD.

Lisez.

VERDELET, lisant.

Journal... de mes... amours.

COQUENARD.

Comment ! comment mon fils est journaliste ?

VERDELET, riant.

Oui, mais pas comme les autres. à ce qu'il me paraît..

Air • *C'est une loi positive.*

C'est un journal de fleurettes,

Un vrai journal d'amateurs ;

On voit les autres gazettes

Chercher nombreux souscripteurs ;

Mais ces feuillets agréables,

Aux faits d'amour destinés,

Doivent pour sembler aimables

N'avoir que deux abonnés.

POTHIN.

Lisez... ça doit être curieux.

VERDELET, lisant.

Le deux février.. ( *S'interrompant.* ) C'est aujourd'hui le dix, ça n'est pas vieux. ( *Il lit.* ) Le deux février, jour de congé... j'ai eu le bonheur d'aller avec mon précepteur faire une visite à mademoiselle Hortensia...

POTHIN.

Ceci me regarde... achevez donc, voisin.

VERDELET.

« J'aurais voulu pouvoir lui parler de mes sentimens; mais » mon embarras seul a pu lui peindre mon ravissement.

POTHIN, à Horace.

Comment, petit drôle, tu as déjà des ravissemens ? ( *A monsieur Coquenard.* ) Non, mais écoutez donc, voisin, c'est que ceci devient sérieux.

COQUENARD.

Que dites-vous de ça, madame Coquenard ?

Mad. COQUENARD.

Je n'en reviens pas.

VERDELET.

Écoutez, écoutez... « le 5 février, seconde visite ; j'ai » fait part à mademoiselle Hortensia d'un plan superbe » pour la fête de maman. ( *Cessant de lire.* ) Mais, mais, mais... C'est un enfant charmant !.. vous le voyez, voisine, il pensait à votre fête, quand tout le monde l'avait oubliée, excepté moi ! ( *Il lit.* ) » J'ai appris, qu'Hortensia viendrait aussi à la campagne, et unirait une fleur à mon bouquet. ( *S'interrompant.* ) Charmant ! charmant ! ( *Il lit.* ) » Et à cette occasion j'ai composé le couplet qui suit.

Mad. COQUENARD.

Un couplet pour moi !

VERDELET va chercher Horace et le ramenne par le bras.

Mon ami, mon ami... tu vas chanter le couplet... et il ne t'en voudra plus. ( *Il lui donne le souvenir tout ouvert.* )

Mad. COQUENARD, attendrie.

Monsieur Coquenard !

COQUENARD, se cachant pour pleurer un peu ; avec bonté et humeur en même temps.

Eh ! bien, qu'il chante son couplet.

VERDELET, passant et harcelant Horace.

Tu l'entends !.. tu l'entends... ne te fais donc pas prier.

HORACE, à Hortensia.

Mademoiselle, vous deviez ajouter votre fleur au bouquet, oserai-je en ce cas vous prier de joindre aussi votre voix à la mienne ?

VERDELET.

Eh oui, sans doute ! sans doute ! sans doute ! ( *Il va*

*chercher Hortensia, et la ramène auprès d'Horace.*) Allons, allons, allons, je battrai la mesure moi... une, deux... commencez.

HORTENSIA et HORACE, *chantent ensemble.*

*Air : Cacher la femme sous des roses.*

O vous qui comblez notre enfance  
De bontés, de soins généreux,  
Souffrez que la reconnaissance  
Vous exprime aujourd'hui ses vœux.  
Tous nos talens sont votre ouvrage,  
Ainsi, daignez les accueillir,  
Ne doit-on pas aimer l'ombrage  
De l'arbre qu'on a fait fleurir?

VERDELET.

Délicieux ! délicieux !

Mad. COQUENARD.

Je ne puis plus me contenir, il faut que je les embrasse.

VERDELET.

C'est ça, c'est ça... hein ? vous ne vous y attendiez pas.  
( *A Coquenard.* ) Allons donc, allons donc, dites leur aussi quelque chose.

COQUENARD, *d'un air encore fâché.*

Vous avez beau faire, je ne veux plus qu'il retourne à Paris.

POTHIN.

Moi je l'ai mis de même dans ma tête, pour ma fille ; et je n'en démordrai pas.

VERDELET.

Non, eh bien.

*Air : Voyage qui voudra.*

On peut arranger cette affaire,  
J'en vois un moyen excellent :  
Que chacun d'eux près de son père,  
Reste en ces lieux dès ce moment.  
Ce couple heureux s'adore.  
Deux ou trois ans encore.  
Si vous comblez ses vœux,  
Il fera mieux.  
Oui, leur jeunesse,  
Leur tendresse  
Sauront charmer tous vos instans,  
Puis dans quelque temps  
De jolis enfans,

*Les Bourgeois Campagnards.*

Dont chacun dira ,

Crira ,

Chantera ,

Papa , papa , papa , papa.

Allons , Michel , Jeannette , sautez à leur cou , voisins  
c'est convenu , n'est-ce pas ; dans deux ans , vous verrez  
tout çà , et moi ,

D'avance , (*bis.*) je vois ce tableau là. (*tous bis.*)

COQUENARD, *attendri.*

Ma femme... je ne peux plus me défendre.

POTHIN, *attendri.*

Il n'y a plus moyen de résister.

VERDELET.

Non ; mais qu'on dise encore que je suis un turbulent ,  
un tracassier , un étourneau , un brouille-ménage.

POTHIN.

Monsieur Verdelet , je n'ai pas dit cela au moins , je  
vous prie de le croire.

VERDELET.

Si fait , si fait , vous l'avez dit à la voisine qui me l'a  
redit .. c'est égal !.. je n'ai pas de rancune , je vous vois  
tous heureux et je suis content. (*A Babet.*) Allons , ma  
vieille , grande fête , bonne chère aujourd'hui.

HORACE, *allant à Babet qu'il embrasse.*

Ma bonne , nous t'avons affligée ce matin.

HORTENSIA.

Pardonne moi ma vanité , je m'en corrigerai bientôt ,  
puisque je reste ici.

COQUENARD.

Michel , sois bon enfant , laisse là toutes les grandes  
phrases ; à force de savoir on ne sait rien. Si tu veux être  
toujours bien avec nous , n'aies jamais plus d'esprit que ton  
père

## VAUDEVILLE.

Air du *Rémouleur et la Meunière.*

COQUENARD.

Combien à tous les cœurs honnêtes

La campagne offre de plaisirs !

Les champs sont le séjour des bêtes ,

Leurs jeux amusent nos loisirs.

Chacun choisit un domicile ,

Selon ses goûts et ses penchans ,

L'homme d'esprit vit à la ville ;

Mais moi je suis l'homme des champs.

V E R D E L E T.

Chasseur actif, je cours, je guette  
Le gibier qui me croit bien loin;  
Vous, qui pourchassez la fillette,  
Suivez cet exemple avec soin,  
Le même espoir nous accompagne,  
Et l'on verra dans tous les temps,  
Les amans battre la campagne,  
Et les chasseurs battre les champs.

Mad. C O Q U E N A R D.

Fillettes, songez qu'à mon âge,  
Je dois en savoir plus que vous.  
L'amour est un oiseau volage  
Dont vous devez craindre les coups;  
Oui, d'amour craignez la surprise,  
Redoutez ses feux inconstans,  
Lorsque la clé du cœur est prise,  
Songez qu'il prend la clé des champs.

H O R T E N S I A , au *Public*.

Pour obtenir votre suffrage,  
Nous parcourons plus d'un séjour.

H O R A C E , *idem*.

Souvent la ville et le village,  
Nous ont vus dans le même jour.

H O R T E N S I A et H O R A C E.

Que la bonté nous accompagne  
Par quelques *bravos* indulgens.  
Pour sès *Bourgeois à la campagne*  
Songez que l'auteur est aux champs.

F I N.

LIBRARY OF CONGRESS



0 022 011 219 6





LIBRARY OF CONGRESS



0 022 011 219 6 ●